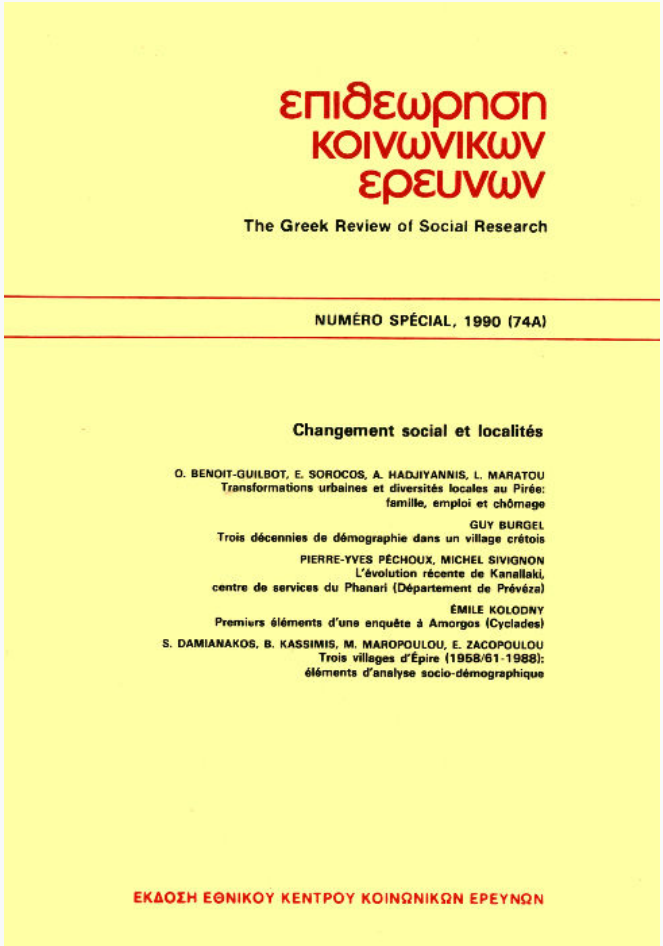
ePublishing

The Greek Review of Social Research

Vol 74 (1990)

Numéro spécial: 74, A: Changement social et localités


ΕΠΙΘΕΩΡΗΣΗ ΚΟΙΝΩΝΙΚΩΝ ΕΡΕΥΝΩΝ

The Greek Review of Social Research

NUMÉRO SPÉCIAL, 1990 (74A)

Changement social et localités

O. BENOIT-GUILBOT, E. SOROCOS, A. HADJIYANNIS, L. MARATOU
Transformations urbaines et diversités locales au Pirée: famille, emploi et chômage

GUY BURGEL
Trois décennies de démographie dans un village crétois

PIERRE-YVES PÉCHOUX, MICHEL SIVIGNON
L'évolution récente de Kanallaki, centre de services du Phanari (Département de Prévéza)

ÉMILE KOLODNY
Premiers éléments d'une enquête à Amorgos (Cyclades)

S. DAMIANAKOS, B. KASSIMIS, M. MAROPOULOU, E. ZACOPOULOU
Trois villages d'Épire (1958/61-1988): éléments d'analyse socio-démographique

ΕΚΔΟΣΗ ΕΘΝΙΚΟΥ ΚΕΝΤΡΟΥ ΚΟΙΝΩΝΙΚΩΝ ΕΡΕΥΝΩΝ

Trois décennies de démographie dans un village Crétois

Gui Burgel

doi: 10.12681/grsr.778

Copyright © 1990, Gui Burgel

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0.

To cite this article:

Burgel, G. (1990). Trois décennies de démographie dans un village Crétois. *The Greek Review of Social Research*, *74*, 57–72. https://doi.org/10.12681/grsr.778

https://epublishing.ekt.gr | **e-Publisher:** EKT | **Downloaded at:** 12/10/2024 12:42:15

TROIS DÉCENNIES DE DÉMOGRAPHIE DANS UN VILLAGE CRÉTOIS*

Guy Burgel

Le retour à Pobia, un village de Messara crétoise, dans le cadre du programme de coopération franco-hellénique «La Grèce revisitée» permet de dresser un premier bilan démographique d'une communauté rurale grecque au cours des trente dernières années.[1] Situé au coeur d'une région agricole riche, où l'irrigation et la culture de primeurs sous serre ont apporté une véritable révolution des productions au cours des années 70, Pobia ne peut témoigner d'une situation moyenne en Grèce. Notamment, toutes les zones de montagne continentales, beaucoup plus défavorisées économiquement, sont exclues de la comparaison. Pourtant, à l'écart des grands courants touristiques insulaires et littoraux, ce gros village de 1.700 habitants il y a vingt ans, de 1.200 à 1.300 à l'heure actuelle, paraît assez représentatif du destin des campagnes grecques, partagées entre le progrès agricole, l'attraction urbaine d'une capitale régionale dynamique – ici Iraklion – et d'une métropole tentaculaire – Athènes –, l'appel de l'émigration étrangère, et plus récemment les tentations d'une rétro-ruralité, très exagérée dans l'opinion publique, mais bien réelle dans ses premiers effets. Classiquement, dans cet essai d'analyse provisoire, on étudiera les composantes de l'évolution naturelle – natalité, mortalité, nup-

Guy Burgel est professeur à l'Université de Paris X-Nanterre.

* Enquêtes effectuées en 1986 et 1987, sous la direction de Galia et Guy Burgel, Théano Fotiou, Annie Vrychéa. Je tiens à remercier ici particulièrement Maria Markou qui a effectué les exploitations des sources démographiques.

1. Cf. Guy Burgel, *Pobia. Étude géographique d'un village crétois*, Athènes, Centre des Sciences Sociales, 1965; 2ième édition, Athènes, Centre National de Recherches Sociales, 1988. Dans l'attente des résultats complets des nouvelles recherches, à paraître à l'EKKE, le lecteur intéressé pourra consulter G. Burgel, *Vingt ans de modernisations en Messara crétoise*, Communication au Colloque d'Agrinion, novembre 1987.

tialité — les mouvements migratoires, avant de s'interroger sur l'avenir démographique du village.

UNE NATALITÉ EN BAISSE RÉGULIÈRE ET CONTINUE

L'étude des naissances, ramenées au domicile permanent de la mère, pose au chercheur, pour les communautés de la Grèce rurale, des problèmes d'information de plus en plus difficiles. Le registre d'état civil — *lixiarchion* — ne relève les naissances qu'au lieu où elles sont survenues, sans qu'il y ait de renvoi systématique d'un bordereau à la commune de résidence de la mère. Depuis le début des années 60, pratiquement aucun accouchement n'a plus lieu au village, tous sont réalisés à Iraklion, ou même pour les grossesses difficiles, à Athènes: il faudrait de fastidieuses recherches dans les *lixiarchia* de ces deux villes pour reconstruire à coup sûr la natalité de Pobia. En revanche, le *dimotologhion* — registre de citoyenneté — est l'outil de substitution classique du démographe en terre grecque, mais un outil de plus en plus émoussé; s'agissant d'une comptabilisation de la population de droit, et non de fait, classée par famille, il fallait toujours estimer les effets des mouvements migratoires: surévaluation systématique des populations dans les *dimotologhia* ruraux, sous-évaluation dans les registres urbains. Cette difficulté banale se double d'embarras plus récents: fluidité des populations qui rend difficile, même pour le secrétaire de mairie le plus avisé et le mieux disposé, d'apprécier, voire de connaître, le lieu effectif de résidence permanente d'un ménage; comportement des habitants, qui sauf démarche administrative pressante, peuvent mettre beaucoup d'inertie à faire inscrire sur le registre un jeune enfant, alors qu'ils résident dans la commune, tout comme se faire un honneur de l'enregistrer, parce qu'ils habitent en Allemagne; moindre enthousiasme aussi des fonctionnaires municipaux, dont la charge est certainement moins attractive que naguère. Bref, la Grèce n'a plus les vertus de sa bureaucratie traditionnelle, sans avoir encore les mérites de la statistique moderne.

Malgré ces difficultés d'approche, la tendance ne fait guère de doute: on assiste à une baisse régulière et continue de la natalité depuis plus de trente ans (fig. 1). De 20 naissances annuelles en moyenne à la fin des années 50, on passe à 15 au milieu des années 60, à 10 à la fin de la précédente décennie, pour tomber à 8 entre 1980 et 1984 et à 6 en 1985. Il est vrai que dans le même temps le village a perdu entre 400 et 500 âmes, passant de 1.600-1.700 individus à 1.200-1.300. On tombe ainsi, en trois décennies, avec toutes les approximations qu'il convient de garder dans ce genre de calcul, de taux de natalité compris entre 10 et 15 à des taux très bas de l'ordre de 7‰, dans la

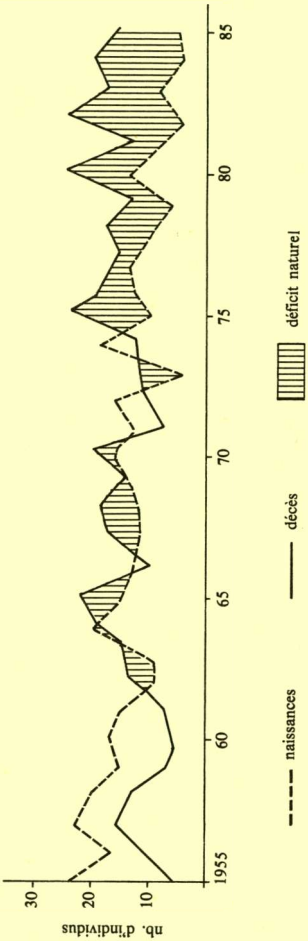


FIGURE 1
Le mouvement naturel à Pobia 1955-1985

décennie 80. J'avais déjà noté en 1964 la baisse importante des fécondités et le malthusianisme précoce des populations eu égard à leur niveau de développement économique. Cette tendance fondamentale n'a fait que s'accentuer, renforcée encore par le vieillissement démographique, consécutif à la ponction migratoire, et au comportement généralisé très malthusien des ménages grecs.

En tout cas, compte tenu de l'âge des personnes qui se réinstallent au village et de l'ambiance démographique globale du pays, il n'y pas lieu pour l'instant d'attendre de vitalité naturelle du retournement démographique amorcé dans les années 80. La décélération de l'hémorragie humaine est certaine, les retours sont effectifs. Mais la sous-fécondité limite, et limitera encore pendant longtemps, leurs effets positifs.

LA MORTALITÉ AUGMENTE ET LA VIE S'ALLONGE: LES CONTRADICTIONS DU VIEILLISSEMENT

Dans le même temps, le nombre des décés enregistrés dans la population permanente n'a cessé de croître. C'est la progression de la mort qui est la véritable révolution démographique à Pobia. De 10 décès annuels en moyenne à la fin des années 50, on passe à 16 à la fin des années 60, 17 à la fin des années 70, 19 de 1980 à 1984, 15 seulement en 1985: à ce niveau de chiffres, il suffit d'une mauvaise grippe, d'une canicule un peu trop poussée (attendons les effets de celle de 1987!), pour faire sauter les scores! Mais la tendance est incontournable (fig. 1). À ce rythme, les taux de mortalité ont dû passer de quelque 10‰ dans les années 70, à près de 15‰ aujourd'hui.

La cause première, on s'en doute, n'est pas la détérioration de l'état sanitaire, mais le vieillissement, vieillissement par l'émigration qui puise dans les classes d'âge jeunes, mais vieillissement qui s'auto-entretient par déficit de naissances de ceux qui sont partis et sous-fécondité de ceux qui sont restés. Car, de façon normale, l'espérance de vie augmente (tableau 1).

En cinquante ans, la durée de vie a bien gagné trente ans chez les hommes, vingt ans chez les femmes. Le basculement se situe au début des années 60, avec l'introduction massive des antibiotiques qui éliminent la mortalité infectieuse chez les enfants, mais aussi chez les vieillards, avec le transport des malades les plus sérieusement atteints à l'hôpital urbain. La statistique l'enregistre froidement: de 14% de décédés en dehors du village en 1964-1967, la proportion passe à plus de 30% au début des années 80. De la même façon, la surmortalité féminine périodique, par usure précoce ou plus probablement par suite de couches, disparaît totalement: sauf accident statistique, les femmes de Pobia vivent un peu plus que leurs compagnons. Tout entre donc dans l'ordre, comme l'atteste aussi l'évolution des causes du décès (tableau 2).

TABLEAU 1

Tendances de la mortalité à Pobia
(sur la base du lixiarchion*)*

Dates de décès	*Nombre de décès*		*Âge moyen des décès*	
	Hommes	*Femmes*	*Hommes*	*Femmes*
1929-1933*			39 ans	55 ans
1949-1953*			58 ans	63 ans
1959-1963*			74 ans	62 ans
1964-1967	31	32	75 ans	74 ans
1968-1971	29	29	71 ans	80 ans
1972-1975	23	31	73 ans	75 ans
1976-1979	19	32	76 ans	74 ans
1980-1983	35	27	77 ans	80 ans
1984-1986**	17	23	78 ans	75 ans

* *Pobia, loc. cit.*, 1965.
** 1er semestre pour 1986.

TABLEAU 2

Évolution des causes de décès à Pobia

	1929-31	*1961-63*	*1972-75*	*1980-83*
Nombre de décès enregistrés *(lixiarchion)*	48	45	54	62
Répartition en % des causes de décès				
Vieillesse	17	38	20	19
Maladies infectieuses	37	9	—	—
Lésions vasculaires, tumeurs, maladies de l'appareil digestif	27	42	67	79
Atrophie, anémie	13	2	2	—
Divers	6	9	11	2

Les mutations sont donc spectaculaires en un demi-siècle. Mais elles étaient en fait consommées définitivement en 1964, à notre premier passage au village, alors même, ironie de la démographie, que la mort va l'emporter durablement sur la vie: la mort recule, la mortalité progresse. C'est la dispari-

tion des décès par «anémie» — entendons malnutrition —, par maladies infectieuses, notamment ces «dysenteries estivales» — comprenons typhoïdes et paratyphoïdes —, qui vous emportent sans coup férir nouveaux-nés et malades. Du coup, c'est la progression classique des causes endogènes (cancers, lésions cardio-vasculaires) qui submerge la statistique: il faudrait une autre qualité d'information pour dépasser cette banalité écrasante de l'évolution des genres de vie et de mort.

LA NUPTIALITÉ: UN FAIT DE PLUS EN PLUS SOCIAL, DE MOINS EN MOINS BIOLOGIQUE

Plus encore que pour la natalité et la mortalité, il convient d'être circonspect dans l'analyse de la nuptialité. Autant que nécessaire à la reproduction biologique, le mariage est un fait social complexe, dont les aspects économiques (le régime dotal), les stratégies patrimoniales, les usages ostentatoires ou simplement les pratiques amoureuses échappent à l'observation géographique de courte durée. Tout au plus peut-on s'attacher à quelques points factuels. Mais là encore, la fluidité des populations rend plus difficile la simple traduction de la réalité: beaucoup de mariages attestés par le *dimotologhion* sont célébrés à l'extérieur de la commune à cause de l'origine d'un des futurs conjoints, ou plus durablement de la fixation résidentielle du nouveau couple, et il faut avoir recours aux informations du secrétaire de mairie pour élucider la situation; tandis que l'état civil *(lixiarchion)* enregistre les mariages célébrés à Pobia, mais souvent pour de pures raisons de convenance ou de festivité campagnarde. Pourtant, l'ensemble des données donne bien la mesure du déclin de la nuptialité réelle: elle suit, ou plutôt précède, la baisse de la vitalité démographique (fig. 2, tableau 3).

Il faut en effet de plus en plus distinguer entre nuptialité enregistrée et nuptialité réelle, c'est-à-dire concernant des résidents de Pobia. La chute de la nuptialité réelle est spectaculaire: pour cinq mariages comptés annuellement en moyenne parmi les habitants du village jusque dans les années 75, on n'en dénombre que deux ou trois dans les années suivantes. Le rythme des mariages enregistrés à l'état civil *(lixiarchion)* se maintient mieux, mais c'est que depuis plus de dix ans, le mariage au village devient une occasion de fête, destinée à renouer avec ses origines rurales, voire à s'encanailler l'espace d'une soirée: sur 50 mariages enregistrés à Pobia de 1976 à 1986, 29 n'impliquent pas des habitants du village.

Il s'en faut pourtant de beaucoup que cette nuptialité fictive ne concerne pas la communauté, ni ne prolonge des traditions anciennes, dont la significa-

FIGURE 2

Évolution de la nuptialité à Pobia 1964-1985

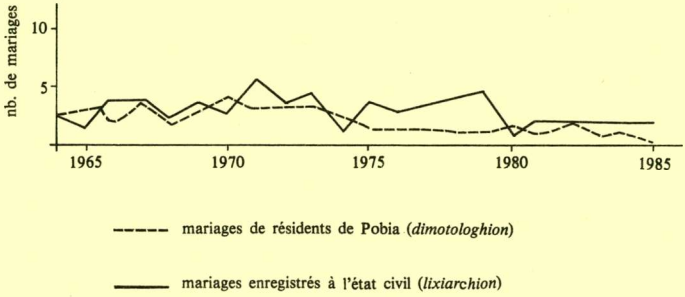


TABLEAU 3

Tendances de la nuptialité à Pobia d'après les mariages enregistrés au lixiarchion

Périodes	*Nb. de mariages enregistrés*	*Dont originaires de Pobia (en %)*		*Âge moyen des conjoints (ans)*		*% de conjointes déclarant une profession*
		Hommes	*Femmes*	*Hommes*	*Femmes*	
1952-1955	36	69	83	n.d.	n.d.	n.d.
1956-1959	35	63	77	31,1	25,1	n.d.
1960-1963	29	48	86	30,4	23,6	n.d.
1964-1967	20	37	95	34,8	29,2	0
1968-1971	27	41	70	26,0	23,0	7
1972-1975	23	57	87	27,8	21,3	26
1976-1979	29	34	90	30,5	24,8	31
1980-1983	13	38	92	27,7	23,3	30

tion se trouve renouvelée. La très grande majorité des épousées est aujourd'hui comme hier originaire du village: 80% dans les premières années d'observations, au début des années 50, plus de 90% aujourd'hui. Mais cette permanence du mariage officiel — sinon des épousailles, car au gré des «symphonies» et des offres de restauration, la fête peut se transporter ailleurs, là encore la motorisation modifie les usages — dans le village de la mariée, change cer-

tainement de significations dans la majorité des cas: hier, fille du village épousant une fois sur trois un garçon non-originaire de Pobia, avant de suivre éventuellement son mari dans la résidence de ses beaux-parents, maintenant jeune femme revenant à Pobia pour y célébrer son mariage avec un homme, qui deux fois sur trois n'est pas originaire du village, que le jeune couple quittera à nouveau dès la cérémonie faite. La progression impressionante d'une activité professionnelle salariée chez les épousées, le maintien inattendu de l'âge moyen au mariage ne sont sans doute pas étrangers à ce phénomène: le mariage à Pobia est devenu avant tout un fait social, pour ne pas dire un fait de société urbaine.

Car le mariage, proprement rural, d'habitants du village destinés à le rester, non seulement se raréfie, mais change lui-même de caractère. Si l'âge moyen des époux ne baisse qu'insensiblement (31 ans à la fin des années 50, 29 ans aujourd'hui), les jeunes filles convolent de plus en plus jeunes (25 ans, il y a trois décennies, 21 ans maintenant). À ce rythme, les différences d'âge entre époux augmentent, alors qu'elles tendent à s'amenuiser à la ville. Est-ce la conséquence de l'évolution des mœurs, qui force à abaisser l'âge au mariage des futures conjointes, pour s'assurer de leur pureté? Ou simplement la conséquence de l'émigration, qui ici aussi raréfie les filles et les chances de mariage? De la même façon, l'endogamie masculine, qui hier encore était la règle, au moins pour ceux qui restaient au village (83% des nouveaux conjoints de 1954 à 1963 avaient épousé une fille de Pobia) devient beaucoup plus rare: plus de la moitié des mariées n'est plus originaire du village. Là encore, est-ce évolution des mobilités, ou épuisement des ressources démographiques locales? Pourtant — et ceci explique peut-être cela — la situation sociale et morale de la nouvelle épouse ne paraît évoluer que lentement: mariée plus jeune, exerçant beaucoup moins souvent une profession salariée que dans les jeunes ménages réputés «urbains», elle reste sans doute soumise — moins qu'avant? — à la tutelle de sa belle-mère, et partagée entre sa double fonction de «ménagère» *(ikiaka)* et d'agricultrice. Cette dégradation relative de la condition féminine rurale, malgré l'amélioration évidente du confort de la maison, est tout aussi inquiétante pour l'avenir démographique du village que bien des paramètres «naturels»: pourquoi rester au village? pourquoi y faire des enfants? Si l'inégalité des chances s'accroît entre celles que l'on côtoie et qui repartent et celles qui restent. Le tableau 4 résume crûment ces disparités entre la nuptialité fictive, enregistrée par l'état civil et la nuptialité réelle au village, concernant les habitants du village.

TABLEAU 4

*Nuptialité "fictive" (nf) et nuptialité "réelle" (nr)**

Période du mariage	*Nb. de mariages*		*Âge moyen des conjoints au mariage*				*% de conjointes déclarant une profession*	
			Hommes		*Femmes*			
	nf	*nr*	*nf*	*nr*	*nf*	*nr*	*nf*	*nr*
1964-1975	70	60	29,1	30,4	24,2	25,4	11	3
1976-1986	50	23	29,9	29,5	24,1	21,4	44	17

* La nuptialité "fictive" est celle enregistrée au *lixiarchion*, la nuptialité "réelle" est celle reconstituée à partir du *dimotologhion*, pour les seuls habitants permanents de la commune.

L'ÉMIGRATION: LA DÉCÉLÉRATION S'AMORCE EN 1975, MAIS LE MOUVEMENT N'EST PAS STOPPÉ

Pourtant, plus que ces évolutions souterraines de la fécondité et de la nuptialité, autant que ce progrès de la vieillesse et de la mort, qui rôdent dans les rues du village, c'est le départ qui a hanté et hante encore les consciences et anime les esprits. C'est que l'émigration est une réalité massive et présente: en trente ans, de 1955 à 1985, plus de 700 personnes ont quitté durablement Pobia, près de la moitié de la substance vive de la communauté, à masse supposée constante (tableau 5).

Si l'on en croyait la véracité de l'informateur — ici le secrétaire de mairie est l'auxiliaire indispensable du *dimotologhion* — les bonnes, ou les noires, années de la décennie 60, il faudrait dénombrer plus de 50 départs annuels, près de 80 en 1960. Mais il faut compter avec les inévitables imprécisions de la mémoire, qui font, comme à l'habitude, privilégier les années rondes (1960, 1965, 1970, fig. 3). Mais, même corrigée de ces variations du souvenir, la tendance est manifeste. Le quinquennat 1960-65 a été la grande époque des départs (emballement de la croissance athénienne, plein régime de la commission de recrutement ouest-allemande); suivie d'une courte période de répit (1965-1970: installation des colonels?), l'émigration repart après 1970, mais sans jamais atteindre les records de la décennie précédente. En fait, il faut attendre 1975 pour voir véritablement une décélération dans le mouvement des départs (une vingtaine de départs annuels en moyenne jusqu'en 1980), qui se confirme après 1980 (une quinzaine de départs annuels). Mais on compte en-

TABLEAU 5

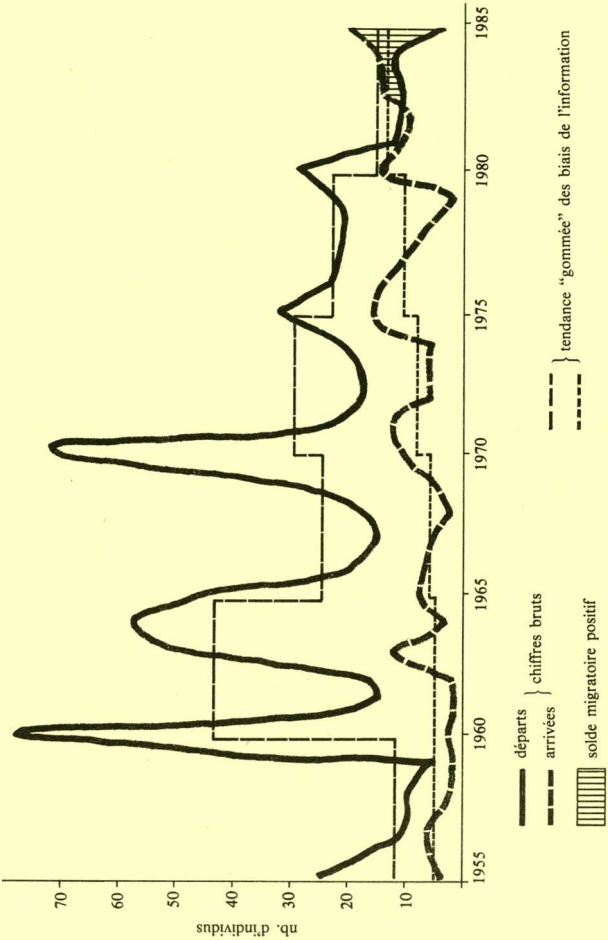
Départs (d) et arrivées (a) à Pobia (1955-1984) (nombres absolus)

Périodes de mobilité	*Villages de Messara*		*Mirès*		*Iraklion*		*Autres régions de Crète*		*Athènes*		*Autres régions de Grèce*		*Allemagne* Belgique**		*USA* Australie* Autres**		*Total*	
	d	a	d	a	d	a	d	a	d	a	d	a	d	a	d	a	d	a
1955-1959	5	14	8	1	16	–	5	–	10	–	4	2	6	–	2	1	56	18
1960-1964	7	10	5	–	57	–	18	5	76	–	8	1	33	2	8	–	212	18
1965-1969	7	12	5	1	30	–	13	4	38	–	7	2	11	3	8	–	119	22
1970-1974	6	17	2	–	40	–	7	2	67	–	5	6	8	10	14	–	149	35
1975-1979	16	12	17	–	29	–	12	1	27	11	7	–	1	19	6	3	115	46
1980-1984	3	8	3	–	24	13	8	4	26	16	7	4	2	9	1	5	74	56
Total 1955-84	44	73	40	2	196	13	63	16	244	27	38	15	61	43	39	9	725	198

* Directions de la migration.

FIGURE 3

Les mouvements migratoires à Pobia 1955-1985



core 12 départs en 1985. Incontestablement, le mouvement est très ralenti, il n'est pas stoppé. Et, dans cette évolution, comme pour la vague des départs, le moteur est manifestement externe: la crise des économies occidentales, la saturation économique et démographique de l'hypertrophie athénienne. Dans cette sensibilité à la conjoncture extérieure, les progrès de l'économie locale pèsent bien peu: ni les premiers efforts de la modernisation agricole du début des années 60, ni le remembrement et l'irrigation des versants qui allaient apporter à partir de 1972 la prospérité des primeurs sous serre et de l'oléïculture rénovée, ne suffisent à retenir les gens. L'exode rural fut bien concomitant de la modernisation et de la vie plus facile, et pas seulement l'exutoire de la misère.

Dans cette histoire bien peu pobéïenne, les spécificités crétoises se retrouvent dans les directions privilégiées de l'émigration, surtout si on les compare aux régions de la Vieille Grèce (Péloponnèse, Grèce Centrale, Cyclades), plus tôt soumises à l'attraction athénienne, ou à la Grèce du nord, plus sensible à l'appel de l'Allemagne. À Pobia, les départs furent avant tout un mouvement d'urbanisation. Sur vingt ans, le tiers de ceux qui sont partis se sont fixés à Athènes (34%), plus d'un quart à Iraklion (27%); 8% seulement se sont dirigés vers l'Allemagne ou la Belgique, et les départs transocéaniques (États-Unis, Canada, essentiellement) sont au total moins nombreux (39 personnes) que les installations dans le bourg tout proche de Mirès (40 individus). Parmi toutes ces directions, la décélération du mouvement est inégale: arrêt quasi total avec l'étranger, maintien d'un assez fort courant vers Athènes et Iraklion (plus des deux tiers des départs dans le quinquennat 1980-1984). La ville, notamment la ville proche, qui permet des retours fréquents au village, pour s'occuper de sa maison et de son patrimoine foncier, n'a pas perdu tous ses charmes.

Il reste que depuis dix ans, les arrivées à Pobia, ou plutôt les retours s'accélèrent: 46 entre 1975 et 1979, 59 de 1980 à 1984. À la balance migratoire traditionnellement positive avec les autres villages de la Messara (attraction par mariages et descente de montagnards vivant dans des localités plus défavorisées), s'ajoutent de vraies refixations rurales, sinon de réels retours à la terre. Mais là encore des dissymétries se font jour, qui traduisent autant les éloignements géographiques, la diversité des réussites que les destinées individuelles des migrants: on ne revient pas de Mirès, à peine d'Iraklion, peu d'Athènes, un peu plus des États-Unis ou du Canada, beaucoup d'Allemagne ou de Belgique. Dans ce dernier cas, les primes au départ du pays d'accueil, le rachat anticipé des retraites peuvent être des incitations plus puissantes que de vagues sentiments de néo-ruralisme ou de banales considérations sur la pollution athénienne. Elles sont en tout, cas suffisantes pour faire reconstruire une maison à Pobia, la meubler à l'européenne

et tenter d'y vivre comme on vivait dans les faubourgs de Charleroi ou de Stuttgart. Il est encore trop tôt pour savoir si ces greffes autochtones réussiront, surtout pour la deuxième génération, née et élevée à l'étranger, et, si elles dépasseront la fixation résidentielle de préretraite. Il n'est pas trop tôt pour constater que pour la première fois depuis longtemps, le solde migratoire est devenu positif (+15 personnes en 1985). On sait déjà qu'il est insuffisant pour enrayer la dévitalisation du village.

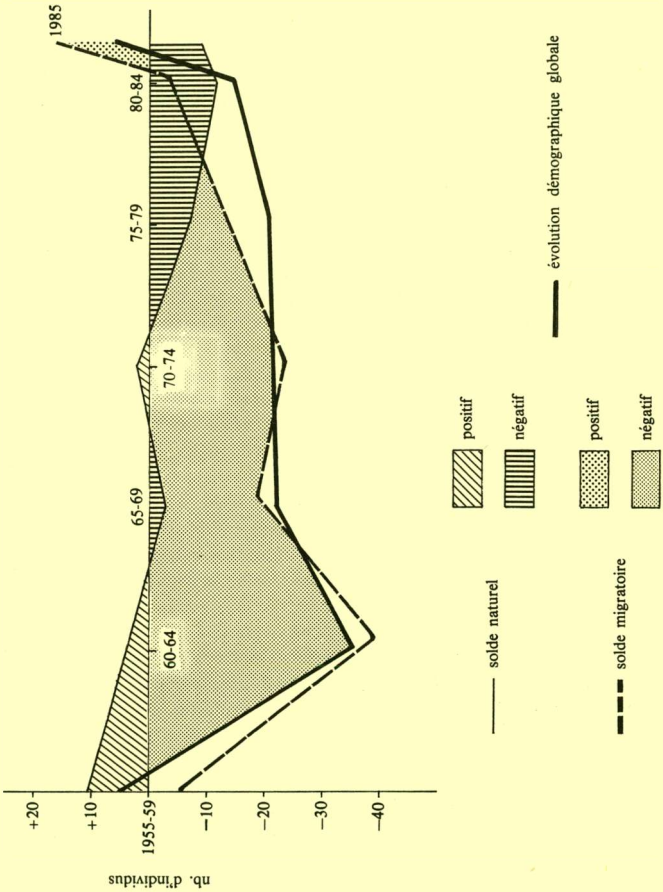
UN AVENIR DÉMOGRAPHIQUE INQUIÉTANT

Au total, si l'on additionne les effets des mouvements naturels et migratoires, en deux décennies, de 1965 à 1985, Pobia a perdu 400 personnes, près de 25% de sa population d'origine, les trois-quarts par solde migratoire, le quart par solde naturel négatif. Dès 1965, le déficit des naissances s'ajoute à la vague des départs (fig. 4). Mais pendant dix ans, c'est bien l'émigration qui commande et domine le dépeuplement. Une décennie plus tard, la situation s'est inversée: la chute démographique tient de plus en plus à la dévitalisation autochtone profonde. Une fois de plus, ce qui frappe à Pobia, comme en Grèce, c'est la rapidité, jusqu'à la collision, des phases d'évolution, le passage bref de la terre pourvoyeuse d'hommes pour l'exil à l'indigence démographique. Les clefs en sont dans la sous-fécondité précoce (voir *Pobia, loc. cit.*), et le vieillissement cumulatif. Le réservoir humain peu profond est tôt épuisé. Et l'émigration n'arrache pas seulement les plus jeunes et les plus entreprenants, mais déséquilibre les structures d'âge, affectant des taux de natalité, encore fragilisés par le changement général des comportements à l'égard de l'enfant et de la maternité. Redoutables enchaînements des mécanismes.

Certes la décélération de la chute démographique est assurée. Et on assiste même à une remontée, peut être conjoncturelle, de la population en 1985 (+6 habitants). Le fait est assez insolite pour être souligné, fut-il passager. Mais l'explication elle-même ne laisse pas d'être inquiétante. Les départs ont diminué, mais il y a eu encore 74 personnes pour quitter le village entre 1980 et 1984 pour 59 qui sont arrivées ou revenues. Le solde migratoire largement positif de 1985 n'est dû qu'au retour de deux ou trois familles du Canada et des États-Unis, retour groupé, comme l'avait été le cas quelques années auparavant de familles rentrées d'Allemagne et de Belgique: le retour est communicatif et l'imitation sert de modèle, comme ce fut le cas hier pour l'exode. Mais cette contagion est forcément limitée, car les effectifs partis à l'étranger de Pobia — les seuls qui rentrent vraiment — sont restreints (tableau 5). Il reste donc un déficit naturel qui ne s'atténue pas vraiment, une structure d'âge

FIGURE 4

Bilan démographique de Pobia 1955-1985



vieillie que ne rajeunissent pas de façon significative les retours, des comportements démographiques malthusiens, qui ne bénéficient même pas du mythe de l'enfant-bonheur des couches urbaines aisées. Sombre avenir.

Ce jugement pessimiste contraste avec l'apparente aisance économique du village et explique le sentiment ambigu, devant Pobia revisité, de modernisation et d'attente. Les conditions d'habitat et de vie ont fait en vingt ans un bond fantastique: d'un village sans eau courante, sans électricité, aux maisons misérables au sol en terre battue, on passe à des demeures confortables, souvent coquettes et urbaines, parfois luxueuses. Les ressources se sont considérablement accrues, au fil des revenus salariés urbains, de l'agriculture irriguée et des remises des émigrés: la consommation d'appareils éléctroménagers, de magnétoscopes, de voitures en témoigne. Et pourtant, peut-être dans la crainte confuse de son marais démographique, la communauté paraît retenir son souffle; dans le domaine agricole, finalement, en comparaison avec d'autres villages de la Messara (Timbaki, Gallia), peu ou pas de grands investissements productifs: les serres, qui demandent attention et main-d'œuvre, les entrepôts frigorifiques, qui exigent endettement et vue à long terme. Non, à Pobia, on plante surtout de l'olivier irrigué, pour ne pas obérer le présent, ni engager trop l'avenir, et espérer rafler, quelques années après, la subvention du Marché Commun sur le kilo d'huile. Économie de vieux, qui gèrent avec prudence un capital foncier, en le plaçant en bons à terme. On ne fait pas de grande révolution avec une mentalité de rentier. Demain, si comme le bruit court en cet été 1988, l'Europe subventionne les jachères, pour cause de surproduction, on spéculera – propriétaires présents et absents – sur la non-agriculture. Pour une fois, la démographie risque de commander à l'économie.